

## DANS UN TRAIN| Вагон-зак

Témoignage d'Eric Arvid Andersen, extrait du « mouvement perpétuel »

Comme n'importe quels wagons, ceux-là retrouvent, de nuit, leur calme. La nuit, il n'y a ni poisson, ni eau, ni cabinet. On n'entend, comme dans tout autre wagon, que le bruit égal des roues que ne trouble en rien le silence. Alors, si le garde s'absente du couloir, du troisième compartiment – masculin - on peut converser à voix basse avec le quatrième, qui est féminin. Converser en prison avec une femme, voilà une chose très particulière. Il y a, dans ces échanges, quelque chose de noble, même si l'on ne parle qu'articles du code et temps de peine. Un de ces entretiens, qui dura toute une nuit, se déroula dans les conditions suivantes : c'était en juillet 1950 ; le compartiment des femmes ne regorgeait pas de monde, il y avait en tout et pour tout une jeune personne, fille d'un médecin de Moscou, victime du 58-10. Du côté des hommes, en revanche, on mena soudain grand bruit : l'escorte avait entrepris de regrouper dans deux compartiments tous les zek prévus pour trois. (à combien se retrouvèrent-ils entassés, mieux vaut ne pas se le demander.) Puis, dans le compartiment ainsi libéré, on fit entrer un criminel qui n'avait rien d'un détenu : non seulement sa grande tête racée n'était pas tondue, mais ses cheveux blonds ondulés, de véritables boucles, faisait ici l'effet d'un défi. Il était jeune, de belle prestance, et portait un costume anglais de coupe militaire. On l'accompagnait avec une nuance de respect (l'escorte elle-même était intimidée par les instructions que portait l'enveloppe contenant son dossier). La jeune fille avait pu observer toute la scène. Mais lui ne l'avait pas remarquée (comme il devait le regretter ensuite !). Elle comprit, au bruit et va-et-vient, qu'on avait libéré pour lui le compartiment d'à côté. Il était clair qu'on voulait l'empêcher de communiquer avec qui que ce fût. Elle n'en désira que plus vivement avoir une conversation avec lui. Dans un wagon-zak, il est impossible de se voir d'un compartiment à l'autre, mais, quand le silence se fait, on peut s'entendre. Tard le soir, quand tout se fut tu, la jeune fille s'assit au plus près de la grille et appela doucement. (Peut-être même commença-t-elle par chantonner ? Et l'escorte eut dû l'en punir mais, enfin calmée, elle s'était retirée en laissant le couloir vide.) L'inconnu l'entendit et, instruit par elle, s'assit de la même façon. Appuyés dos à dos contre la cloison épaisse de trois centimètres, ils se mirent à parler tout bas à travers la grille en contournant l'obstacle. Leurs têtes et leurs lèvres étaient toutes proches l'une de l'autre, comme s'ils s'embrassaient, mais ils ne pouvaient se toucher ni même se voir. Eric Arvid Andersen comprenait déjà alors le russe d'une façon très convenable. Il le parlait avec beaucoup de fautes, mais, en fin de compte, il parvenait à faire comprendre ce qu'il avait à dire. Il raconta à la jeune fille son étonnante histoire. Elle lui raconta la sienne, l'histoire très banale d'une étudiante de Moscou condamnée en vertu de l'article 58-10. Arvid était captivé. Il lui posa toutes sortes de questions sur la jeunesse soviétique, sur la vie des gens, et ce qu'il apprit ne correspondait ni à ce qu'il avait lu en Occident dans les journaux de gauche, ni à ce qu'il avait vu lors de sa visite officielle en Union Soviétique.

Ils parlèrent toute la nuit. Et ce qu'il vit et entendit cette nuit-là resta à jamais lié dans la mémoire d'Arvid : l'extraordinaire wagon à détenus dans cette terre étrangère ; le tac-tac nocturne du train, ce chant qui trouve toujours un écho dans notre cœur ; la voix mélodieuse, le chuchotement de la jeune fille, sa respiration près de son oreille, tout près de son oreille, alors qu'il ne pouvait même pas jeter un regard sur elle ! (Or il y avait dix-huit mois qu'il n'avait pas entendu de voix de femme.) Uni à cette jeune fille invisible (et sûrement, et naturellement, et obligatoirement belle), il vit la Russie pour la première fois et, pendant toute une nuit, la voix de la Russie lui dit la vérité. On peut aussi découvrir un pays de cette manière-là... (Au matin, il lui restait encore à apercevoir par la fenêtre les sombres toits de chaume, en écoutant le triste chuchotement de son guide caché).